

voyais l'instant où j'allais être privé de pouvoir écrire. Tous les désagréments se réunissaient pour rendre ce voyage insupportable : souvent je manquais des choses les plus nécessaires à la vie ; je ne trouvais point de plantes ; rien ne venait me distraire ; je succombais sous le poids de l'ennui.

Le jour de mon départ de Posse (24 septembre), je fus pourtant moins malheureux ; je traversai un charmant pays, ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps.

Après avoir quitté le poste, j'entrai dans un *campo* où la terre est très-bonne et d'un rouge foncé. Là se trouvent la plupart des arbres qui caractérisent les *taboleiros cobertos* ; mais ils ont une vigueur inaccoutumée ; ils sont plus élevés qu'ailleurs, plus droits, moins écartés les uns des autres, et entre eux croissent de nombreux sous-arbrisseaux. Les pluies qui étaient déjà tombées, quoique peu considérables, avaient agi sur la végétation de la plupart de ces arbres, et alors ils commençaient à se couvrir de feuilles nouvelles et d'un vert tendre : parmi eux, il était impossible de ne pas distinguer le *socopira*, légumineuse à feuilles ailées, dont les fleurs, d'une couleur de chair charmante, sont disposées en longues panicules. Au milieu de ce joli *campo*, le chemin, toujours parfaitement uni et assez large, décrit d'agréables sinuosités ; le voyageur européen croirait presque qu'il parcourt un jardin anglais où l'on se serait plu à rassembler une foule d'arbres contrastant entre eux par leur forme et leur feuillage.

Quand on a fait 1 lieue, le pays change d'aspect. Toujours parfaitement uni, il offre un agréable mélange de pâturages, de petits bouquets de bois épars çà et là et très-multipliés ; enfin de terrains marécageux au milieu desquels croissent des *boritys* (*Mauritia vinifera*, Mart.).